

On demande des maris

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 48

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189514>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Les nouveaux abonnés pour 1887 recevront le journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.

On demande des maris.

Si l'on en croit la statistique, le nombre des femmes est, en Europe, de quatre millions et demi plus grand que celui des hommes.

Cette constatation, qui diminue d'une sur trente-sept les chances des demoiselles à marier, n'a rien de bien inquiétant ; mais, il y a d'autres facteurs plus redoutables qui font que, dans le beau sexe, le nombre des disponibilités augmente.

A la campagne, dans les villages agricoles, où chacun connaît les mérites de son voisin ou de sa voisine ; où garçons et filles sont décidés à suivre les traditions familiales, à labourer, ensemenner, bêcher, peiner par tous les temps, à ne trouver jamais la terre trop basse, ni le soleil trop ardent ; à rester dans leur rôle de paysan sans regret ni arrière-pensée : dans ces conditions-là, les mariages sont relativement faciles à conclure, et offrent une certaine somme de garanties.

Si, au contraire, le jeune homme se sent des dispositions pour travailler dans un bureau ou pour occuper une jolie place ; si la jeune fille se fait habiller en ville et craint les gerçures, il vaut mieux qu'ils s'ignorent que d'entreprendre une tâche commune pour laquelle ils ne sont pas faits.

En sortant de la position pour laquelle la nature semblait l'avoir faite, la jeune fille de la campagne court grand risque d'être longtemps candidate au mariage et finit souvent par coiffer Ste-Catherine. Conséquence fâcheuse de n'être ni chair ni poisson.

Dans les villes comme dans les villages, les mariages entre gens qui ne possèdent que leurs bras, sont les plus nombreux. Sans doute parce qu'ils ne sont pas entravés par les questions d'intérêt, qui divisent souvent ceux que le cœur devrait unir.

Les pauvres s'en vont, la main dans la main, sous la garde de Dieu, et confiants dans leur jeunesse et leur bonne volonté. Pour peu que le mari soit travailleur et sobre, et la femme simple, active et économe, le couple se tirera d'affaire sans trop de difficultés et fera souche de laborieux et d'enfants contents de leur sort, qui plus tard seront heureux dans la position modeste qu'ils auront librement acceptée.

En revanche, si nous passons de l'ouvrier à l'employé ou au fonctionnaire, le problème change du tout au tout et se complique. L'éducation, reçue dans un autre milieu, a des exigences plus grandes. L'appartement sera plus confortable ; les vêtements appropriés à la vocation, plus coûteux, et tout le reste à l'avenant. Surtout si madame a fréquenté une école supérieure où règne malheureusement un souffle étroit de caste, qui pousse au luxe, d'abord pour les fournitures scolaires, et de proche en proche pour toutes les manifestations de la vie. Cette malheureuse tendance à vouloir se distinguer, à briller malgré vents et marées, nous fait beaucoup de mal et en fait encore plus à nos enfants. Les superfluités dont on surcharge le costume et la coiffure de nos femmes et de nos filles sera, paraît-il, encore longtemps un sujet de critique. On ne sait plus être modeste ; en revanche, on consent facilement à être ridicule. Car de quel terme pourrait-on qualifier cette mode absurde qui consiste à attirer, par un appendice, l'attention sur une partie du corps, très commode pour s'asseoir, mais qui n'a rien de particulièrement esthétique.

Cette manière de poupe, cette armature qui imprime un mouvement si disgracieux au vêtement, est un des plus grands triomphes de la mode sur le beau absolu et le bon sens.

Et pourtant ce triomphe a un digne pendant que le beau sexe appelle « les cheveux à la chien. »

Rien que cette appellation suffirait pour faire suspecter l'origine de cette mode bizarre qui, quoiqu'on en dise, a quelque chose de piquant, de provoquant plutôt. Son origine interlope éclate à chaque pas ; c'est l'organisation du désordre dans la coiffure. Et malgré cela, peut-être à cause de cela, cette mode persiste. On cache un beau front sous des cheveux en broussailles ou, qui pis est, sous des cheveux en « saule pleureur ».

La mode est satisfaite, tandis que nous déplorons cette oblitération du goût.

Et les femmes les plus sages, les moins coquettes, continuent à se laisser enrôler sous des bannières souvent passablement fanées et cela au grand dommage de la simplicité, qui est loin d'y trouver son compte. Le culte des faux dieux est plus fort, plus vivant que jamais.

(A suivre.)

LE CARRIER.